19e ANNÉE — N° 2911 — Quotidien

Le Numéro : Paris..... 0 fr. 20 / Hors Paris.. 0 fr. 25

LONDON OFFICE, 20, High Holborn W. C. 1
Tél. Holborn 1202 Principal Correspondant M. Bonnaire

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
France	65 »	35 »	20 »
Etranger	85 »	45 »	25 »

COMŒDIA

Directeur : GEORGES CASELLA

DIMANCHE 5 DECEMBRE 1920

RÉDACTION & ADMINISTRATION
27, Boulevard Poissonnière, PARIS (2e)
Tél. : CENTRAL 28-07, LOUVRE 16-08
Adresse Télégraphique : COMEDIA-PARIS

Pour la Publicité Commerciale et Financière
s'adresser :
AGENCE FERMIER DE PUBLICITÉ
— 41, Boulevard des Capucines, 41 —
Téléphone : CENTRAL 93-31, 34-37

Pour les Poètes

La Comédie-Française a donné hier avec un très grand succès sa première matinée poétique. MM. Emile Fabre, administrateur général, et Edmond Haraucourt, président de la Société des Gens de Lettres, avaient écrit, pour l'inauguration de ces matinées, les deux belles préfaces que nous donnons ci-dessous et qui ont été dites aux applaudissements de tout le public, la première par M. Silvain, la seconde par M. Albert Lambert.

Notice

Lorsque le chevalier Bertrand d'Allamanon, après de rudes combats, pénètre dans le palais de Tripoli, Mélisende, la princesse sarrasine, qui l'aperçoit, blessé, sanglant, lui crie :

« Messire ! Ah ! Qu'avez-vous à me dire ? »

« Des vers ! » répond le troubadour provençal. — Ce sont des vers, aussi, que je vais réciter devant vous. Et votre empressement à les venir entendre prouve qu'il y a, chez nous, un public prêt à s'intéresser à autre chose qu'à des danses Cafres ou à des musiques de Peaux Rouges.

A dire vrai, ce n'est pas la première fois que les habitués de la Comédie-Française sont décidés dans cette salle pour écouter des récitations poétiques. Au cours de la grande guerre, nous avons intentionnellement multiplié ces matinées. Des poètes y chantaient nos deuils ; d'autres y chantaient nos espoirs.

Mais à ces séances données un peu au hasard et sans dessein suivi, la Comédie a pensé qu'on pouvait faire succéder des séances régulières, établies sur un plan méthodique et pareilles à celles, dont jadis, à l'Odéon, Catulle Mendès et Gustave Kahn furent les instigateurs applaudis.

Nous avons, à cet effet, trouvé autour de nous, des concours ardents, et celui notamment de M. le député Rameil, rapporteur du budget des Beaux-Arts, qui, le premier, parla de ce projet.

Un Comité a été constitué, unissant fraternellement les représentants des écoles les plus diverses. — car il ne nous appartient pas de faire un choix entre des tendances littéraires opposées.

C'est ce Comité, (où à côté de vétérans illustres siègent de jeunes maîtres en plein rayonnement de gloire) qui a assumé la tâche délicate de composer et d'ordonner les programmes.

Son but est de faire passer sous vos yeux le cortège de nos poètes, des plus anciens aux plus récents auteurs, et des plus célèbres d'entre eux, à ceux qui sont restés, parfois injustement, à demi ensevelis dans l'ombre.

Ces poètes, ils sont légion. La France qui dédaigneuse de ses gloires, ne les connaît pas tous. Parmi tant de noms qui devraient être fameux, peu sont familiers au public. Parmi tant de morceaux achevés, ce ne sont trop souvent que des fragments, des strophes ou un seul vers, qui surnagent dans la mémoire des hommes. Nous sommes une grande nation lyrique : et je ne sais quelle étrange pudeur m'empêche de l'avouer. La sève poétique française a nourri des arbres magnifiques, dont la réunion forme une forêt immense, aux essences rares et variées. Dans cette forêt, nous n'admirons, comme les voyageurs pressés, que deux ou trois chênes célèbres, formidables, il est vrai, mais à côté desquels croissent pourtant des hêtres vigoureux, des ormes aux vastes ramures, et dont les racines plongent aussi dans le sol de notre vieille terre.

Eh ! oui pour les faire mieux connaître, ces beaux arbres, produits de notre sol, ces grands poètes fils de France, que nous avons nommé ces samedis poétiques.

Au lendemain de la plus tragique aventure que l'humanité ait connue, au lendemain des jours où la France, courbée et blessée, l'arme au poing, était réduite à se montrer au monde que sa face de Gorgone irritée, il est bon qu'elle montre à nouveau, victorieuse et apaisée, son clair visage de vierge souriante. Ce sont nos vieux poètes qui de leurs mains, malhabiles toujours, ont modelé sa figure ; ce sont leurs successeurs qui en ont assoupli les lignes et affiné les traits. Ensemble, ils ont sculpté le marbre, et donné à ce pays sa physionomie propre : grave et sereine, accueillante et pensive, une tête aussi belle que celle de la Pallas athénienne ou de la Minerve romaine, — et qu'on va dévoiler devant vous.

A tous ces artisans, apprentis, compagnons et maîtres, qui travailleront en commun, je ne souhaiterai pas la bienvenue : nos poètes sont chez eux à la Comédie-Française.

Mais ce serait une grande joie dans cette maison, où l'on a parfois découvert quelque dramaturge inconnu, si nous avions la bonne fortune de mettre en lumière dans l'une de nos séances, un poète ignoré qui aurait trouvé une expression nouvelle pour ouvrir les lèvres de la belle statue.

Émile FABRE.

Préface

Monsieur l'Administrateur de la Comédie-Française a décidé d'offrir l'hospitalité aux poètes, morts et vivants. Qu'il en soit publiquement remercié : vivants ou morts, on les connaît trop peu. L'existence actuelle ne comporte ni le goût ni le loisir d'aller vers eux. L'homme moderne est trépidant ; chacun se hâte vers un but. La méditation est un luxe désuet et coûteux ; on ne rêve plus, on ne lit guère davantage, on relit moins encore ; les chefs-d'œuvre de notre littérature, manquant de nouveauté, sont relégués dans leur gloire ; on en rappelle le titre, sans plus ; les poètes dont on redit le nom et ceux dont on ne parle pas sont, en dépit des apparences, confondus fraternellement dans le même dédain des foules, qui ne connaissent les vers ni des uns ni des autres.

Et puis, avouons-le : pour se détendre de la lutte quotidienne, les gens demandent à rire, et le poète lyrique n'est pas souvent un auteur gai. Mais comment donc le serait-il, puisqu'il s'inspire aux profondeurs mêmes de l'être et que, dans la pauvre humanité, la joie est en surface et la misère au fond ? C'est de l'âme qu'il faut couler dans la matière, pour que la matière ait une âme. Un chef-d'œuvre n'est jamais que la confession d'une existence ; un chef-d'œuvre n'est jamais que de la douleur condensée : Phèdre pousse le cri de Racine déchiré, Molière sanglote derrière le masque d'Alceste ; Corneille solitaire s'exile en de perpétuels sacrifices de soi, Beaumarchais se venge dans *Figaro*, et c'est Vigny lui-même qui saigne en *Chatterton* avant de râler dans la *Mort du Loup*.

Mlle WEBER

Mais ces existences et ces douleurs, ce sont les vôtres, en vérité ! C'est de vous qu'il parle, le poète, tandis qu'il se raconte à vous. Sa détresse est celle de l'époque où il vit. Il est le mandataire de l'inquiétude ambiante ; il est la voix qui sort d'un peuple. Il est le porte-parole des muets, celui qui chante ou crie pour eux, à leur place, en leur nom, et dans un double but : d'abord pour que les maux de son temps trouvent en lui l'expression de ce qu'ils pensent et ne savent pas dire ; ensuite afin que, grâce à lui et par lui, ils laissent derrière eux la formule de ce qui fut l'âme collective.

Car il est un produit ; plus qu'il ne s'appartient à lui-même, il appartient à sa race et à sa génération. Ce qui réside en lui, c'est quelque chose de plus que lui ; c'est le total des hérédités dont il est fait, avec les aspirations qui résultent de ces hérédités. Il est du passé accumulé, qui se tourne vers l'avenir ; il est le moteur actionné par ce qui fut en arrière de nous, et qui doit actionner à son tour ce qui est en avant de nous, ce qui sera et qui n'est pas encore. En sorte que la série des poètes issus d'un peuple donne l'âme de la race en ses phases successives. L'un derrière l'autre, ils marquent les stades séculaires d'une famille d'esprits en marche vers son but.

But ignoré, marche inlassable ! Aucune génération n'a jamais discerné le terme auquel doivent atteindre celles qui montent derrière elle. Mais la ligne est constante et la race homogène : les générations se suivent et se poussent, dissemblables en leur aspect, identiques en leur essence, mues par une même force qui est leur âme héréditaire.

La Comédie-Française vous convie à entendre chanter l'âme totale de la France.

Edmond HARAUCOURT.

Le premier "Samedi Poétique"

Il y a toujours quelque pompe dans l'apparat dont la Comédie-Française entoure ses manifestations. Sans doute, la poésie s'accommode-t-elle mieux d'un peu plus d'intimité et de simple parure. C'est sur le solennel décor d'une immense salle de fêtes que le rideau se lève. Au fond sur une galerie, par où entrent les acteurs, paraît, en bustes, la trinité dramatique : Corneille, Molière, Racine.

Au pied de la galerie des deux côtés des marches centrales qui y donnent accès, veillent Musset et Lamartine. Sur la cheminée cossue, à droite, un énorme et sédéraire Hugo. A gauche, un tabouret et une petite table où tout à l'heure M. Albert Lambert viendra s'asseoir, après M. Silvain lit, ou plutôt déclame, la « Préface » de M. Emile Fabre, que vous avez lue ci-dessus. On m'a souvent assuré que M. Fabre n'était pas les poètes. Cela est-il exact ? Il a eu, cependant, hier, parler d'eux avec éloquence, et son vœu final plaît. A l'invocation de M. Fabre, succède la « Préface » de M. Edmond Haraucourt, que lit M. Albert Lambert.

Ce ne sont des vers. Il ne paraît pas que l'on ait suivi un plan très précis pour la composition du programme. Ce n'est guère qu'une « sélection » où l'on adopte l'ordre chronologique, sauf quelques petites dérogations. Il sera peut-être possible, plus tard, d'opérer des groupements, des poèmes plus saisissants, soit autour d'une idée, soit autour de quelques noms, d'une époque, d'un état poétique, d'un ou de plusieurs groupes.

La Plupart des comédiens qui disent des vers ont la naturelle mais fâcheuse tendance à les dire comme si c'était là du théâtre. Or, c'est de la poésie, c'est-à-dire, musique, quelque chose de plus haut où l'homme, et l'acteur surtout, doit disparaître. Avant de « jouer » un poème, songez au rythme, à la mélodie verbale, et surtout l'émotion particulière qui élève au dessus des réalités.

En exemple, voici M. René Rocher disant les *Ténèbres* de Mallarmé, comme il faut les sentir, les frémir, en poète, en suivant les cadences conjuguées de l'âme et des sons. Aussitôt après, voici M. Le Roy qui mime, brise, désarticule, comme une description clinique, ce thème désolé, *Azur*. Que reste-t-il du poème dans ce monologue de psychopathie ?

Ceci noté — et plusieurs peuvent aussi penser à eux — disons que tous ont montré de l'application et du goût. Plusieurs savaient les poèmes. M. Berr dit avec une virtuosité sensible de difficiles ballades de Villon, celle des « Dames du temps jadis », si mélancoliquement sereine. Avec Mlle Valpreux et sa voix aux vibrations de printemps, Ronsard chanta un triple appel à la Rose et à l'amour. Avec Mlle Rocis, et sa voix — quelle voix ! — et son dramatisme — quel drame ! — Hugo se répandit, dans *L'Aigle du Casque*, poème aussi grandiloquent qu'inane. Sur trois petits poèmes de Gautier, Mlle Lecomte soupira le dernier avec une émotion jolie et souffletée. M. Alexandre lut du Léon Dierx. Il fut comme cette poésie, correct et un peu froid. Henri de Régnier eut pour interprète Mlle Colonna Romano, houri noire ondée d'ors, qui modula exquisement une *Odelette*. Paul Fort chanta par la verve attendrie et naïve de son ami M. Bernard et ce fut un gros succès pour les ballades de l'un et la sociale candeur de l'autre. Il y eut de l'hermétique ou trop simple Apollinaire, lu par l'impassible M. Dorival, et un poème d'Adrien Bertrand, mort de la guerre, qui permit à M. Roger Gaillard de montrer son habileté et un énorme gilet blanc.

Et, pour couronner tout cela, par une magnifique symphonie, Mme Weber, initiatrice de ces matinées, vint dire ou plutôt vint chanter aux quatre vents d'un orgue hiératique, *Rêve et Boue*, fresque qui souffrait au génie de Hugo. Sur une ovation on se sépara en souhaitant à ces samedis de durer, de trouver peu à peu de plus en plus de simplicité et aussi ce l'impréva, ce peu plus de simplicité et aussi ce je ne sais quoi de surprenant qui est le sceau secret de la poésie.

GABRIEL BOISSY.

Échos

5 Décembre 1801. — Naissance de Sarcey, critique dramatique.

Ce soir, dimanche...

Non seulement ça ne me gêne pas d'aller aujourd'hui au Théâtre de Paris, mais encore, je propose que nous fassions, avant le rideau, une petite ovation à M. Léon Volterra.

C'est vous dire que je ne plains pas ceux de mes confrères qui regrettent d'être convoqués un dimanche. S'ils ont pris l'habitude d'avoir leur dimanche, comme ma tante, c'est que la vie a été plus douce pour eux que pour les comédiens et les journalistes.

Les comédiens n'ont pas leur dimanche. Ils pourraient avoir le repos hebdomadaire, comme les machinistes, si, un jour par semaine, les titulaires des rôles se faisaient remplacer par les artistes qui les doublent. (Pas tous le même jour, évidemment). Ce roulement aurait le triple avantage d'assurer le repos aux chefs d'emploi, d'assurer aux « doubles » une occasion d'être appréciés, d'assurer l'auteur, le directeur et le public que les doubles sont toujours prêts à doubler.... Ça !...

Pas plus que les comédiens, les journalistes n'ont leur dimanche. Or, les critiques font un métier de journaliste. Comment se plaindraient-ils d'être de service quelques dimanches, quand ils voient leurs camarades attachés sept jours de la semaine à la rédaction, aux reportages ? Les critiques sont des privilégiés, des veinards.

Ajoutons que le dimanche est odieux :

La cohue

Rue aux panoramas, ainsi qu'aux boulevards.

Musset en profitait pour aller chez Molière. Si le dimanche est, pour certains, le jour de la famille, après les vêpres et le salut, qu'ils n'oublient pas que le théâtre est une grande famille (sic). Profitons-en pour faire, familièrement, une petite ovation à M. Léon Volterra.

Il a été épatant, l'autre soir. Tant de directeurs atteints en pleine recette, n'est-il dire en plein cœur, se servent lamentés dans nos gilets : « Me faire ça, à moi ! » Lui, il a improvisé un gala à notre bénéfice.

Il est le seul directeur à risquer une pièce à grand spectacle, la pièce d'un poète en liberté, la pièce avec costumes, décors, musique. Son beau navire s'élance, toutes voiles dehors. Mais voilà que le pilote perd son porte-voix ! Il faut ramener le beau navire au port. L'armateur casse quand même la bouteille de champagne sur l'étrave ; il fête le baptême, stimule les sommeliers et les orphéons, et, tout seul, en bras de chemise, infatigablement jovial.

Cette jeunesse, cette santé, cette invincible confiance dans le théâtre, voilà ce que je propose de saluer, ce soir, sans façons, sans que cela nous empêche d'assurer de notre sympathie M. Henry Bataille et ses interprètes, condamnés deux fois aux émotions de la répétition générale — cette attente de l'écho dans la caverne.

RETIS GIGNOUX.

P. S. — *Après la rose, l'épine. Nous avons le génie de l'improvisation, c'est entendu. Nous attendons les trois dernières nuits pour apprendre les rôles, éclairer les décors, essayer les costumes, jouer à pleins nerfs et à pleins feux. Et c'est toujours le miracle, comme à la Morne. Mais, à la longue, on perd du temps avec les miracles.* — R. G.

Noël dans les ruines.

La *Ligue des Chefs de Section et des Soldats Combattants* a fait partir hier, 4 décembre un premier camion de cinq tonnes tout rempli de jouets, à destination des plus pauvres villages de nos régions dévastées. Conducteur : le fameux *Poilourd*, le héros qui a crié : « Debout les Morts ! » Rappelons à nos amis toujours si généreux, que les jouets ou l'argent nécessaire à leur achat doivent être adressés à Binet-Valmer, 17 ter, avenue Beaucour, (246, faubourg Saint-Honoré).

Le Masque de Verre.

Mme Marié de l'Isle est morte

Nous apprenons avec une vive tristesse la mort de Mme Marié de l'Isle, qui, au cours de la période qui s'étendit de 1890 à 1910, fut une des artistes les plus en vue de l'Opéra-Comique. Elle était la nièce de Mme Galli-Marié créatrice de *Carmen* ; elle-même remporta dans *Carmen* un de ses plus beaux succès. Non seulement elle chanta ce rôle avec beaucoup d'art, mais elle sut le composer dans la même note que la créatrice, tout en y demeurant personnelle. Elle chanta en outre Angélique du *Roi l'a dit*, une jeune fille de *Joseph*, Zerbine, de la *Servante maîtresse*, Tavea de *Mireille* (autre fort remarquable composition), Rose, des *Dragons de Villars*, la Tourière, des *Visitandines*, la mère, de *Louise*, l'ogresse, de *Hansel et Grétel*, Teria, de *l'Ile du Rêve*, Dorothée, de *Cendrillon*, Mme Dietrich, dans la *Marseillaise*, etc., etc.

D'une conscience artistique sûre à fait rare, elle imprima à chacun de ses personnages sa vraie physionomie extérieure et morale, en comédienne plus encore qu'en cantatrice, et quelque

(Photo Henri Manuel)

Mme Marie de L'ISLE

que ayant des qualités vocales qu'appréciaient fort les musiciens).

Elle vient de s'éteindre tout doucement et dans la force de l'âge en son domicile, 6, place Péreire.

Après embaumement, le corps de Mme Marié de l'Isle a été transporté à l'église Saint-François de Sales. Nous ferons connaître demain la date et l'heure de la cérémonie religieuse.

L. H.

Nous publierons demain un article de LOUIS SCHNEIDER

L'abondance des matières nous oblige à reporter à demain lundi la publication de l'important feuilleton de notre éminent collaborateur Binet-Valmer.

La représentation d'adieux de Georges Noblet

La brillante carrière dramatique de Georges Noblet eut, hier, l'apothéose qu'elle méritait.

Noblet, qui a voulu quitter la scène à son heure, et a eu la fierté de ne pas vouloir y changer d'emploi, emporte, certes, avec lui, cette distinction raffinée qui fit le charme et la particularité de toutes ses créations, mais il laisse

(Dessin de Victor Gorriaz)

La Caricaturiste SEM

parmi les artistes le souvenir d'un homme de cœur et de dévouement.

Ils étaient nombreux, les camarades qui avaient tenu à l'assister lors de sa dernière entrée en scène, et tous, artistes de talent, soit en jouant, chantant, dansant ou dessinant, ils lui apportaient une preuve nouvelle de leur sympathie ou de leur admiration.

M. Sacha Guitry, l'ami intime et fidèle de Georges Noblet, dont le cœur déborde de générosité, avait écrit un délicieux « à-propos », dit avec finesse et sincérité par M. Félix Huguenet. On ne pouvait présenter un comédien avec une plus spirituelle simplicité. Pas d'emphase, mais d'exquises peintures du caractère de l'homme et du comédien, et de justes appréciations sur sa carrière et son talent.

Dans *Le Marquis de Priola*, M. Le Bargy fit à la Comédie-Française une sensationnelle et inoubliable création du héros d'Henri Lavedan. Après plusieurs années d'absence, le grand comédien reparut sur la scène au gala Noblet, en interprétant le deuxième acte de cet ouvrage, avec Mme Gabrielle Dorziat, élégante et sincère et les deux remarquables artistes de la Comédie-Française, M. Léon Bernard, toujours si naturel, et M. Georges Leroy, au jeu précis et autoritaire. Quant à M. Le Bargy, il fut acclamé dans ce rôle, qu'il a empreint d'une inoubliable personnalité.

Un de ses auteurs dramatiques en renom fallait suivre le nom de M. Dominique Bonnaud du titre de « premier Chansonnier français ». Certes, on ne peut manier la satire avec plus de délicatesse et faire preuve d'ironie avec plus de saveur. Les spectateurs du gala Noblet s'en aperçurent encore hier.

Lorsque Mlle Barrientos parut, ce furent de chaleureux applaudissements. De sa voix de soprano, si nuancée, si claire, si magnifiquement timbrée, elle chanta, accompagnée avec virtuosité au piano par M. André Messager, et le même et bel accueil fut réservé au chanteur russe Koubitsky, dans ses mélodies, qu'il interprète avec charme et assurance.

Peut-on imaginer un coup de crayon plus vif, plus précis que celui de M. Sem. Sur la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt il campa en quelques traits de fusain les amusantes et spirituelles caricatures de MM. Lucien Guitry, Millerand, Clemenceau, dessins qui vendus aux enchères par M. Numès atteignirent la somme de mille francs.

Deux fantaisistes entrent en scène, ce sont Mlle Mistinguett et M. Harry Pilcer, accompagnés avec brio par l'orchestre Hawaïen. Ils exécutèrent leurs danses avec une suprême élégance et une naturelle souplesse.

La troisième partie du programme comprend une comédie nouvelle en deux actes, de M. Sacha Guitry.

COMMENT ON ECRIT L'HISTOIRE

M. Sacha Guitry a le don de ravir son auditoire. Qu'il présente une comédie de caractères ou qu'il traite un sujet historique, dès les premières répliques de ses pièces il se répand parmi les spectateurs un charme communicatif, tant il met dans ses scènes de bonne humeur et de grâce.

Pour son ami Noblet, M. Sacha Guitry a écrit deux actes dont l'intrigue repose sur un fait historique, mais sa fertile imagination a enrouré les événements de notre histoire d'une très piquante fantaisie. Dans la nuit du Coup d'Etat, le prince Napoléon (M. Sacha Guitry), pensif et rêveur, est venu souper avec une jeune et délicieuse amie, Marinette (Mlle Yvonne Printemps) qu'il entoure d'affection et de tendresse. Mais le Devoir l'appelle, demain il sera empereur, le prince a tout préparé et il doit dire adieu à celle qu'il aime. Un visiteur trouble le tête à tête, c'est l'oncle du prince Napoléon, le roi Jérôme (M. Lucien Guitry), qui semble douter de la réussite des grands projets de son neveu, mais finit par le suivre, tandis que Marinette reste seule et désemparée.

Les années ont passé, Marinette a des cheveux blancs (Mme Sarah Bernhardt), elle est alors interviewée par un journaliste (M. Noblet), qui est un ancien comédien, et pendant leur entretien, elle vante les charmes de la vie théâtrale et expose les tristesses qui doivent s'emparer d'un artiste dont la retraite est prématurée. On ne pouvait traiter l'actualité avec plus de savoir et d'esprit.

Cette concise analyse ne peut donner une idée de cette comédie au dialogue si léger, tout parsemé de traits de la plus fine observation, et interprétée par d'incomparables et illustres artistes.

Mme Sarah Bernhardt — dont les géniales compositions soulèvent l'enthousiasme, qui, une fois de plus, a fait passer sur tout son rôle la plus exquise poésie et a trouvé des accents d'une frémissante expression.

(Dessin de Victor Gorriaz)

M. Alexandre DUVAL

M. Lucien Guitry, ce prodigieux comédien, qui découpe de pittoresques silhouettes, évoque avec puissance et autorité les plus grandes personnalités et campe ses types d'une magistrale façon.

M. Sacha Guitry, qui a l'art des nuances, joue avec un naturel si parfait, détaille avec netteté et vie avec tant de sincérité ces personnages qu'il a créés.

Mlle Yvonne Printemps, au sourire si délicat, qui fait planer sur toutes ses scènes la plus tendre émotion, et marque ses répliques de grâce intensive et de charme.

Dans le rôle du majordome, M. Alexandre Duval en personne fut d'une correction très distinguée et MM. Maurel furent des valets de pied de grand style.

Quant à Noblet, ému, ému, toujours simple et modeste, il dissimula sa tristesse sous sa bonne humeur habituelle et, lorsqu'à la fin des deux actes, Mmes Jeanne Granier, Simonne, MM. Victor Boucher, Calipaux, Huguenet, Roma et Tarride vinrent lui dire de la salle combien il était regretté, le comédien qui avait toujours fait rire, ne put s'empêcher d'essuyer une larme.

JULES DELINI.

La réouverture du Musée Cernuschi

Fermé depuis le début de la guerre, le musée Cernuschi a rouvert hier ses portes. M. d'Ardenne de Tizac, le distingué conservateur, en faisait les honneurs.

L'arrangement des vitrines du Musée Cernuschi est conçu de manière à donner toute satisfaction aux visiteurs. Les objets sont choisis

(Photo B. Gauthier)

DANSEUR
Dynastie T'ANG (7e-10e siècles) — (Acquisition récente)

judicieusement et sont présentés de façon à mettre en valeur leur qualité esthétique et à montrer tout ce que cet art chinois archaïque comporte de noblesse, de gravité et de grandeur. Chaque fois que cela lui a été possible l'érudit conservateur a montré l'évolution des formes dans cet Extrême-Orient où l'art, parti de la Chine, aboutit au Japon. On verra par exemple tel animal, canard, chouette ou chien reproduit dans la même attitude, en divers exemplaires séparés l'un de l'autre par un intervalle de plusieurs siècles. La leçon d'histoire, parlant aux yeux vient doubler ici la leçon esthétique.

Si l'historien, si l'artiste trouvent ici satisfaction pour leurs recherches, d'autres encore y peuvent glaner : certaines statuettes de danseurs, d'autres de comédiens ont un lieu direct avec nos préoccupations théâtrales contemporaines. Parmi les terre-cuite exposées, dont certaines reflètent l'influence directe de la Grèce, il en est plusieurs dont l'élégance raffinée est marquée par des détails de costume du plus haut intérêt et, l'on pourrait dire également, de la plus saisissante actualité : Robes ennoyées, écharpes légères, rotondes arrondies, se trouvent chez les élégantes de la Chine antique, comme chez les mondaines parisiennes.

Le Musée Cernuschi s'adresse donc à tous les publics, mais ce dont il faut féliciter d'abord et en premier lieu l'éminent conservateur, c'est d'avoir réussi à faire de ce sanctuaire un peu endormi de l'art japonais bigot par Cernuschi un lieu d'études vivant et d'avoir réussi, grâce à la municipalité parisienne, grâce aux donateurs nombreux et grâce aux intelligentes acquisitions à faire de ce petit musée une sorte de laboratoire scientifique qu'aucun séminaire européen ne puisse plus ignorer aujourd'hui.

Parmi les personnalités qui ont assisté à l'ouverture du musée nous avons noté : M. Autrand, préfet de la Seine ; M. Le Corbeiller, président du Conseil Municipal ; M. Deville, Comte d'Audigné ; M. Ascoc, comte de Cannondo, Comtesse San Martino, S. E. M. Yo, chargé d'affaires de Chine ; M. Pellot, docteur Viot, Comte Desmarières, M. Lévy-Dhurmer, M. et Mme Zadoko, MM. Moret et Hatkin, M. Giouzot.

L. R. de T.

mais un "Faust" quelque peu modifié et adapté aux circonstances...

Dans le grand vestibule du monument Garnier, un homme se promenait, vendredi soir, vêtu d'un complet de flanelle blanche à petites raies, coiffé d'un canotier de paille, chaussé de « bains-de-mer de toile blanche, semelles de caoutchouc.

C'était M. Jacques Rouché.

— De quelle plage arrivez-vous donc ?

— De la grève de l'Opéra.

Et comme l'orchestre préludait déjà, M. Rouché nous entraîna et nous fit asseoir dans sa loge :

— Venez, dit-il, vous allez voir une belle représentation.

ACTE PREMIER

LE CABINET DE COLOMER — A LA BOURSE DU TRAVAIL

SCÈNE PREMIÈRE

COLOMER I

Seul, sa tunique électrique est percée trouée, il est aussi devant une table chargée de parchemins.

Rien... En vain, j'interroge, en mes ardentes veilles,
La nature et la C. G. T.
Pas une voix ne glisse à mon oreille
Le conseil souhaité.
Il faudrait rajeunir les choses du théâtre...
Si je n'y parviens pas, je n'ai qu'à disparaître.

Il prend le rasoir et se tue. Le jour commence à naître.

Il est déchéance moins cinq.
Finis les beaux discours et les joutes vocales,
Les « méting's » où l'on se distingue
A la tribune syndicale.
Salut, ô mon dernier méting !...
Salut, ô mon dernier méting !...
A moi, Satan !...

SCÈNE II

LEGRISTOPHÉLÈS (apparaissant)

Me voici !... D'où vient ta surprise ?
Ne suis-je pas mis à ta guise ?
Un beau pardessus, un beau pantalon,
Un beau parapluie, un chapeau melon
Sur la tête — artiste...
Tout du négrisme.
Que me veux-tu pour m'avoir fait venir ?

COLOMER I

Le théâtre est une bastringue
Je veux le rajeunir.

LEGRISTOPHÉLÈS

Prends ce flacon d'eau de jeunesse Jane Hading
Et cache s'en servir
Avec une seringue.

COLOMER I

A moi les plaisirs,
Les jeunes grévistes,
Les actes anarchistes,
Ça n'va pas moisir !

LEGRISTOPHÉLÈS

Mais signe auparavant ce sous-seing...

COLOMER I

Ce sous-seing ?

LEGRISTOPHÉLÈS

Qui se fait membre du comité intersyndical de la Fédération du Spectacle.

COLOMER I

Je signe.

LEGRISTOPHÉLÈS

A présent, plus d'obstacles...
Tu nous appartiens et je t'apparteins.

Changement à vue. Colomer I se transforme en un beau jeune homme, portant pourpoint violet à crevés et chapeau à plumes. Mais il l'apprête, rien plus dévoyante que Colomer II.

Au même instant, à travers la tapisserie, on voit une belle jeune fille qui dort sur son rouet.

COLOMER II

O merveille !... Quelle est cette belle endormie ?

LEGRISTOPHÉLÈS

L'Académie
De musique et de danse. On la réveillera.
L'Opéra... Si besoin même on l'opérera.

COLOMER II

Je la veux comme bonne amie.
A moi les plaisirs, etc.

(La toile tombe)

ACTE DEUXIÈME

LA KERMESSE DE L'OPÉRA

SCÈNE PREMIÈRE

CHŒUR DES MUSICIENS

Nous sommes les musiciens
Syndicalistes,
A tous crins
(A tous crincrins
Les violonistes).
Nous exigeons tout ou rien.

CHŒUR DES CHORISTES

Voici des rangs
De figurants
Cégétistes.
Nous chantons les chœurs
Avec cœur.
A la bourse travailliste.
Nous serons vainqueurs.

CHŒUR DES VIEILLARDS

Ma maîtresse est dans la quadrille.
Aux soirs d'gala, d'abonnement,
Je viens ici fidèlement...
Elle est si gentille !
Je vais m'asseoir dans un fauteuil,
Mets mon monocle et je l'espère.
Et je viens pour me rincer l'œil
Derrière mon verre.
Je veille un peu sur sa vertu
Sans me montrer par trop sévère...
Et je vois passer les tutus
Derrière mon verre.

SCÈNE DEUXIÈME

VALENTIN

Paraissant au fond, il tient en main la carte bleue syndicale.

O sainte carte bleue,
Qu'on m'a donnée ici,
Pour aller chanter en banlieue
Tu peux servir, dit-on, à trouver un taxi.

LEGRISTOPHÉLÈS

(Paraissant tout à coup au milieu des groupes)

Puisque ici, Messieurs, l'on chanmerne,
Je ferai de mon mieux pour n'envoyer personne.

Les personnes en scène se groupent autour de Legristophélès qui s'écrie

L'syndicat est toujoudis debout
On encenne) ly,
Sa puissance)
Du haut du cintre jusqu'aux dessous
Et Legris conduit le bal !...

TOUS

Et Legris conduit le bal !

SCÈNE III

Les mêmes, plus Colomer II, qui vient d'apparaître à gauche, et Marguerite qui entre à droite avec des amis.

LEGRISTOPHÉLÈS

(A Colomer II)

Regarde, ami, voici
Celle que nous cherchons ici.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France